

CLAUDE ROBINEAU

*In memoriam Henri Lavondès*

HENRI LAVONDÈS (1926-1998), dans la chaleur du mois de juillet 1998, a été ravi à notre affection. Cela faisait un peu plus de quatre décennies, à quelques mois près, que nous avons fait connaissance, au printemps 1958, alors que le professeur de lettres classiques qu'il était accomplissait son stage parisien d'élève de l'Orstom dans les parages de l'hôtel particulier du futur ministère de la Coopération, alors dévolu à l'Office, tandis que je m'apprêtais à franchir, en octobre suivant, les portes de ce même Orstom.

Avec Paul Ottino, qui mutait de l'économie à l'anthropologie, et le tout jeune géographe Jean-Pierre Trouchaud, leur compatriote gardois, les ethnologues Henri et Anne Lavondès rejoignaient le terrain, en l'occurrence le delta du Mangoky dans le sud-ouest de Madagascar, sous la houlette pleine de complicité de Georges Condominas (« Condo »), tout juste resplendissant de son séjour chez les Mnong-Gar du Sud-Vietnam et de la gloire de son livre *Nous avons mangé la forêt de la Pierre-Génie Gôo*. Ce dur séjour effectué chez les cultivateurs masakoro et les pêcheurs vezo de Morombe pour un projet d'implantation du coton dans un futur « Ouzbékistan » malgache (*dixit* le gouverneur Deschamps) se poursuivit, plus près de la Ville-des-Mille (étymologie traditionnellement donnée pour Antananarivo), dans ce qu'on appelait la Sakay malgache : cet étonnant pléonasma (y avait-il donc une rivière Sakay qui ne fut pas malgache!) voulait dire que les promoteurs d'une colonisation réunionnaise dans cette région s'étaient ravisés de l'opportunité, en ce début d'indépendance nationale, d'y associer les Malgaches des plateaux installés dans la région. Il en résulta un travail très sociologique dans lequel les qualités d'analyse rigoureuse et la solidité des connaissances ethnologiques d'Henri triomphèrent de l'exubérance des descriptions et de l'effervescence des idées propres à Ottino.

Le séjour malgache d'Henri s'acheva avec la réalisation par le couple, sous la direction d'Anne, d'une exposition ethnologique audiovisuelle d'objets, photos et musique traditionnelle à l'Académie malgache, à Tsimbazaza, tout de suite fidèlement fréquentée par de paisibles foules venues contempler les merveilles de leur île chérie (*ny nnsinay*, « notre île à nous », disent les Malgaches). Il fut aussi sanctionné par son livre, *Bekorokopa, un village masikoro*, modèle, par sa sobriété et sa précision, de monographie sociologique qui fit l'objet en 1962 d'une soutenance de thèse de troisième cycle à la faculté des Lettres de l'université de Paris devant un jury composé de Louis Dumont, Georges Condominas et du gouverneur Deschamps.

L'Afrique profonde attirait le couple Lavondès : poids de l'Afrique dans l'univers colonial français des années cinquante, prédominance des recherches africaines dans l'essor de la grande école de l'anthropologie sociale britannique, prépondérance des africanistes dans la recherche ethnologique française. De toute façon, les œuvres ethnologiques susceptibles à cette époque de former un chercheur français se trouvaient très marquées par l'Afrique au sud du Sahara : Baumann et Westermann, Griaule, Radcliffe-Brown, Evans-Pritchard, Frederick Nadel, Daryll Forde, Meyer Fortes étaient ses maîtres.

Parmi les peuples africains les Pygmées intriguaient, peut-être parce que l'on soupçonnait, à l'instar des Aborigènes d'Australie mieux connus, que la « simplicité » de leur univers technique pouvait bien être compensée, tant par la connaissance aiguë de leur milieu naturel et l'utilisation poussée de ses ressources, que par la sophistication de leur organisation sociale et la richesse de leur univers magique.

Mais en dépit des projets d'étude des Pygmées conçus par les Lavondès, l'Institut dont Henri faisait partie l'envoya en Polynésie française à l'aube du bouleversement que devait causer l'implantation du Centre d'expérimentations nucléaires. Laissons tout entière à l'Orstom la responsabilité de cette affectation. Anne, l'épouse ethnologue, suivit le mari : il y avait à Papeete un vieux musée ethnographique qui sollicita ses soins. Les travaux effectués par le couple, l'animation de la recherche exercée par Henri, la notoriété que l'un et l'autre acquièrent dans les milieux scientifiques du Pacifique et qui expliquent leur choix par les autorités responsables pour la création du musée de Tahiti et des Îles, donnent à penser

que cette affectation forcée fut, pour l'un et l'autre, supérieure au bénéfique qu'ils auraient pu tirer d'un séjour chez les Pygmées du Congo.

Quelles que furent les péripéties préalables au choix d'un terrain de recherche, Henri décida en 1963 de travailler aux îles Marquises et s'y tint tout au long de sa carrière dans le Pacifique. Le choix du sujet, la littérature orale marquisienne, tient peut-être à la conviction — eu égard à l'ancienneté de la découverte et à la force de l'acculturation, ainsi qu'aux Marquises, plus que partout ailleurs, à l'érosion culturelle causée par une drastique décroissance démographique dans un petit groupe humain — qu'une étude d'ethnologie classique n'était guère possible. Ce choix de la littérature orale procédait aussi, à n'en pas douter, des travaux sur la tradition orale accomplis sur le terrain malgache et s'inscrivait donc dans la continuité. La matière des mythes marquisiens dévoilés par l'approche de cette littérature correspondait aussi aux orientations anthropologiques structuralistes et lévi-straussiennes de Lavondès.

Ces orientations se trouvèrent contrebalancées lors du second séjour en Polynésie d'Henri (1967) par la philosophie très « dynamique sociale » qui présida aux recherches socio-économiques mises en place à partir des années 1965-1966. Jusque-là, la mission Orstom à Tahiti s'était essentiellement consacrée à des recherches d'anthropologie culturelle : archéologie et peuplement de la Polynésie qu'allait marquer de son empreinte José Garanger, étendue avec Ottino à l'ethnohistoire et à l'organisation familiale, avec Anne Lavondès, à l'univers des objets et à la muséologie, avec Henri, à la littérature orale et aux mythes.

Mais déjà, en 1963, la question du statut de la terre, examinée par Michel Panoff dans le cadre d'une enquête de l'Orstom sur un projet de Jean Guiart, ouvrait la voie à des recherches sur l'actualité. La recherche américaine, longtemps consacrée à l'archéologie des structures lithiques (Emory) et à la culture ancienne (le couple Handy), avait déjà procédé à cette inflexion avec l'enquête collective dirigée par Douglas Oliver, de Hawaï (avec Ben Finney, Paul Kay, Munch, Hooper, Hanson), complétée par la recherche psychosociologique de Robert Levy.

Devenu directeur pour la Polynésie, Henri Lavondès se trouva *de facto* chargé de conduire, pour le compte des commissions des sciences humaines (géographie, économie, sociologie) de l'Orstom, l'enquête collective interdisciplinaire conçue et mise sur pied par Gilles Sautter et Georges Balandier. Il eut, vis-à-vis des directeurs

de l'enquête, un rôle irremplaçable de conseil et déploia, à l'égard des exécutants, des trésors de diplomatie, montrant au sein même de la recherche socio-économique une compétence de spécialiste formé sur les terrains malgaches précédents, Mangoky et Sakay. Il n'en oubliait pas pour autant les priorités culturelles de la région avec la part essentielle donnée au recrutement d'un linguiste, Yves Lemaître, qui publiera au milieu des années soixante-dix un lexique du tahitien contemporain précédé d'une esquisse de grammaire moderne de cette langue.

Sous l'impulsion d'Henri Lavondès, l'Orstom de Tahiti devient un foyer de développement scientifique reconnu par la recherche anglo-saxonne, prépondérante dans cette partie du monde. Les chercheurs déjà présents poursuivent de longues quêtes (tel François Ravault sur la question de la terre) et de nouvelles recherches sont entreprises avec la présence de B. Gérard (ethno-archéologie) et J.-F. Baré (anthropologie historique et culturelle). Tandis que, par une série de missions régulières, Garanger entreprend une suite de fouilles et des restaurations de sites lithiques (*marae* notamment) aux îles du Vent (Aiurua, Vaiote, Marae Taata), les Lavondès s'engagent dans la réalisation du musée de Tahiti et des Îles, l'une des trois pièces d'un Centre polynésien de sciences humaines, les deux autres étant un département de la tradition orale et le département d'archéologie qui va, enfin, pouvoir organiser la programmation et le suivi des fouilles sur le territoire.

Parallèlement à ses activités de gestion, Lavondès poursuit aux Marquises ses recherches de terrain qui aboutiront à une grande thèse d'État pour le doctorat ès-Lettres, soutenue en 1975 en Sorbonne au titre de l'université de Paris V-René-Descartes, devant un jury composé de Paul Mercier (président), André Leroi-Gourhan (directeur de thèse), Claude Lévi-Strauss, Jean Guiart, André-Georges Haudricourt et Dominique Zahan. Sur le double thème des rapports entre la littérature orale et l'état de la société et de la culture d'une part, de l'élaboration et de la transformation des mythes véhiculés par cette littérature d'autre part, la thèse procède à l'analyse d'un corpus de contes marquisiens recueillis par l'auteur dans l'île de Ua-Pou. Transcrits en langue vernaculaire, traduits et annotés en français, ces contes constituent un monument, inédit à ce jour, de la langue, de la littérature et de la culture des Marquises.

Le musée en état de marche, les Lavondès rentrent en Europe et, tandis qu'Anne exécute un grand programme d'inventaire des collections océaniques des musées en France, Henri se tourne vers

IN MEMORIAM HENRI LAVONDÈS

l'enseignement, ainsi qu'il sied à tout chercheur chevronné qui se doit de former les plus jeunes générations aux disciplines anthropologiques et à la recherche.

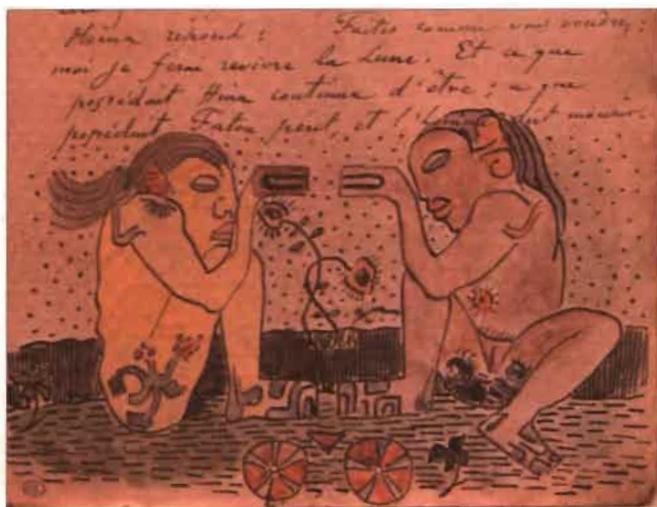
C'est l'université Paris X-Nanterre qui l'accueille en 1976 au département et au Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative fondés par Éric de Dampierre. Ici, le pédagogue retrouve ses marques, met à profit en faveur des étudiants ses capacités d'écoute et de conseil acquises au long des années consacrées à la gestion et au suivi des jeunes chercheurs. Le professeur spécialiste de l'Océanie et de Madagascar dispense à de futurs enseignants ethnologues, tel Alain Babadzan, son expérience de la recherche et du terrain. Il reviendra faire des séjours de plusieurs mois dans le Sud-Ouest malgache et aux Marquises, ravivant ses connaissances de la langue marquisienne et du masakoro, retrouvant des mondes qu'il avait aimés avec des êtres qui l'ont aimé.

Henri Lavondès nous a été arraché bien trop tôt. Sa thèse, qui aurait mérité d'être publiée depuis longtemps, est demeurée à ce jour inédite. Par-delà le scientifique à l'esprit pénétrant et rigoureux, nous gardons l'image d'un ami toujours affable, à l'humeur égale, de bon conseil et de bon sens, attentif à ceux qu'il côtoyait, pacifiant les différends et les conflits et, par-dessus tout, plein d'humour et de tendresse. Un libéral et un sage.

# *Insularités*

HOMMAGE À HENRI LAVONDÈS

Textes réunis par Alain Babadzan



NANTERRE

*Société d'ethnologie*

2003

*Le présent ouvrage est publié  
avec la contribution de l'université Paris X-Nanterre  
et de l'Institut de recherche pour le développement (IRD)*

*Cet ouvrage a été préparé et mis en page  
par le service de publication  
du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative*

© Société d'ethnologie 2003

ISBN 2-901161-73-1

[03-03]